|  |
| --- |
| **Humanités, littérature et philosophie – Les métamorphoses du moi** |

Corrigé du baccalauréat blanc

**Essai philosophique : Pourquoi peut-on se faire une idée fausse de soi-même ?**

A cette question, Sartre semble répondre assez clairement dans ce texte extrait des *Mots* : être enfant, c’est être aux mains des adultes qui nous font endosser un caractère qui n’est jamais vraiment le nôtre, une « nature de petit-fils modèle » (on sait que Sartre fut l’enfant choyé de ses grands-parents suite à la mort de son père), un « monstre » par conséquent, un être qui n’est pas l’être qu’on s’est donné mais qui nous a été imposé, notamment par *le regard* des adultes, même lorsqu’ils sont absents, car Sartre reconnaît se jouer pour lui-même ce rôle qu’il joue pour eux. En termes sartriens, on se fait une idée fausse de soi-même en raison du *pour autrui*. Pourtant Sartre prétend également dans ce passage que, même enfant, il ressentit spontanément, bien que « sans mots » et donc confusément, qu’il n’était finalement en cela qu’un mauvais comédien, un « imposteur ». On perçoit donc tout l’enjeu de la question que Sartre exprime clairement : « Comment jouer la comédie sans savoir qu’on la joue ? » Autrement dit, comment se tromper soi-même ? On reconnaît là une problématique très sartrienne : comment la mauvaise foi est-elle possible ? Comment peut-on être soi-même pour soi-même – être un sujet en rapport immédiat avec son psychisme, son caractère, son moi – et pourtant se faire une idée fausse de soi – se reconnaître dans un moi qui ne serait pas notre moi authentique ?

Par « chance », dit Sartre, son père est mort assez tôt pour qu’il n’ait pas, comme aurait pu le dire un psychanalyste, de « sur-moi » ! Il prétend avoir été gratifié d’un « Œdipe fort incomplet », n’ayant eu personne à qui s’opposer, n’ayant pas connu la violence, le conflit, la jalousie. Il fut un enfant idolâtré et en devint « cabotin » : « On m’adore, donc je suis adorable ». Et très tôt il joue un « faux beau rôle » dans la comédie familiale, des « bouffonneries » qui en font un « enfant merveilleux » au regard des adultes. Voilà donc l’origine de l’idée fausse que Sartre-enfant se fit de lui-même : il a toujours *pensé être ce que les autres voyaient de lui*. Autrement dit, son *pour soi* fut identique, de manière aliénante, à son *pour autrui*.

On remarquera à cet égard que, pour Freud, le moi est effectivement le résultat du conflit de deux forces psychiques : le *ça* (pulsions) et le *sur-moi* (exigences morales), ce qui se concrétise dans le « refoulement », le renoncement par l’enfant aux pulsions destructrices de la vie sociale. Dans le cas des pathologies, les névrosés souffrent de « réminiscences » : ils n’ont pas réussi à cicatriser leur plaie morale et sont condamnés à rejouer symboliquement, *sans le comprendre consciemment*, ce conflit originaire. Dès lors, le moi ne peut se reconnaître dans son propre psychisme inconscient : le symptôme névrotique est certes le symbole de certains événements traumatiques, précisément en tant que ceux-ci font l’objet d’une « dénégation ». Voilà ce qui expliquerait l’idée fausse que *le moi* *conscient* peut se faire de lui-même : un moi qui refuse, par exemple, la réalité du désir, au nom des aspirations morales ou esthétiques de la personne ; ce qui le met dans un conflit avec lui-même qu’il ne saurait surmonter sans le regard du psychanalyste, en vue d’intégrer ses ambivalences dans une personnalité unifiée lui permettant d’assumer enfin son désarroi et ses angoisses. Il n’en reste pas moins que, pour Freud, « le moi n’est pas même pas maître dans sa propre maison ».

**Sartre reprochera à Freud d’avoir « chosifier » l’inconscient et d’en avoir fait une sorte de conscience en seconde instance. Tout choix existentiel doit cependant être conscient, car il se rapporte à un acte de liberté. Le fait de s’abandonner au *complexe* inconscient relève lui-même d’un choix plus ou moins conscient selon Sartre, pour qui les névrosés souffrent d’une « mauvaise foi pathologique » ! On joue toujours sa condition pour la réaliser. « On joue à faire le fou » disait Alain.**

**On pourra aussi remarquer, cette fois avec Marx, que l’individu peut également être *aliéné* par son être social : il peut se reconnaître faussement dans une idée qui est d’ordre « idéologique » (dissimulant un intérêt de classe). Alors, c’est son appartenance sociale qui détermine les idées qu’il a de lui-même et de son rapport au monde. En ce sens, « la religion c’est l’opium du peuple », une idéologie qui n’est que le reflet inversé de la réalité. Et donc, pour Marx, « ce n’est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience ». Encore une fois, selon Sartre, ce serait plutôt l’inverse : être, c’est toujours se choisir par un acte de liberté, certes inscrit dans une « situation » constituant notre « facticité ». Pourquoi ? Sartre en donne la raison essentielle dans cet extrait des *Mots* : c’est que le moi découvre, originellement, son propre « défaut d’être ».**

**Voilà donc le sens de cette imposture existentielle : *paraître* c’est jouer à *être*, alors que fondamentalement la conscience ne peut coïncider avec son être : elle est, répète Sartre dans *L’être et le néant*, en étant toujours ce qu’elle n’est pas et en n’étant jamais parfaitement ce qu’elle est. C’est pour avoir vécu cette liberté indéterminée, qui n’a cessé de se donner une forme inconsistante, que Sartre est toujours retombé dans l’imposture qu’il cherchait à fuir. L’enfant « prodige » qui voulait plaire et briller a cédé à « l’Orgueilleux » par le choix de l’écriture, la vocation d’une gloire posthume pour *être* l’écrivain de génie, l’éducateur de l’Humanité, promis à l’immortalité dans la mort : une idée absurde qui finit même par devenir une « névrose caractérielle », une véritable « folie ». Mais à chaque moment de son existence où il a pu s’inventer ainsi un moi imaginaire, inauthentique, Sartre raconte aussi qu’il a eu, dans des instants de « fulgurance », l’expérience de la désillusion, la révélation de son manque d’individualité, de ses mystifications, de sa mauvaise foi.**

**C’est notamment l’épreuve du *négatif*, cet « acide » qui ronge les fausses apparences, qui lui permettra, du moins c’est ce qu’il prétend finalement, d’avoir enfin changé. Car ce qui détruit nos illusions, c’est d’abord ce pour quoi nous les avons forgées : le *pour autrui*. La mauvaise foi doit se donner des raisons d’avoir la foi : ne pouvant supporter le verdict de la lucidité, il faut sans cesse s’en remettre à la complaisance du regard des autres. Mais jouer un rôle, c’est toujours en faire trop : c’est donc révéler la vérité qu’on cherche à dissimuler ! Et Sartre évoque à plusieurs reprises ces moments de « honte », engendrés par ses excès devant autrui, qui se sont abattus sur lui comme la foudre. Le négatif ce fut aussi la découverte de sa laideur, ce corps avec lequel il ne pouvait pas faire « bon ménage ». A cet égard, pour Sartre, la beauté nous enferme dans l’aliénation, car elle est « chosification », elle nous réduit à être un *en soi pour autrui*. Le négatif fut aussi la découverte de la contingence, de la « nausée », le fait d’être jeté dans ce monde sans raison, de se confronter à la certitude de la mort, de découvrir la possibilité de son impossibilité. Le négatif, ce fut le doute, qui conduisit Sartre à mesurer l’évidence d’une idée au déplaisir qu’elle causait. Le négatif, ce fut enfin la temporalité, car le choix d’être « un traite », de se renier sans cesse, le conduisit à n’être jamais fidèle à son passé, à ne jamais considérer qu’*être* c’est *avoir été*, et paradoxalement à s’engager dans la voie du salut : à oublier ses fautes comme celles d’autrui, à accepter le changement perpétuel du temps, à *néantiser* le passé pour le présent et celui-ci pour l’avenir. C’était là pour Sartre éprouver la « transcendance », le « pouvoir d’échappement » de la conscience. Bref, c’était découvrir enfin cette vérité essentielle de la réalité humaine : être, c’est toujours avoir conscience du néant de son être.**

**Il y a donc dans *Les Mots* une dialectique de la liberté par laquelle la mauvaise foi se renverse, certes laborieusement, progressivement et seulement à la fin, après beaucoup d’échecs, en une attitude visant l’authenticité, refusant enfin la tentation de se contenter d’être, *pour soi* comme *pour autrui*, la vacuité de son propre moi. Et comme le dit très pertinemment Sartre dans sa biographie de Saint Genet** **: « L’important ce n’est pas ce qu’on a fait de nous, mais ce que nous-mêmes faisons de ce qu’on a fait de nous » (*Saint Genet :* *Comédien et martyr*).**